

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

ABONNEMENT: Un An, en... \$4.00 Un An, par... \$3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL - - - - Redacteur.

LA VALLEE DE L'OTAWA

Edition Hebdomadaire du Journal

LE CANADA.

ABONNEMENT: Un An, en Ville - - \$2.00 Un An, par la Poste \$1.00

12eme. No. 246.

Ottawa, Lundi 21 Decembre 1891.

Le Numero : 2 Cents.

COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VII

LE MONDE POLITIQUE

Parmi les hommes d'Etat français et étrangers qui entoureront Napoleon III et qui collaboreront activement à son oeuvre politique, il est nécessaire de faire un choix, afin de ne point jeter de trouble, de diffusion dans l'esprit du lecteur.

Ces hommes sont nombreux, en effet, et leur valeur comme leurs travaux ont des degrés. Tous, non plus, n'éveillent pas la même curiosité dans la foule, tous ne sollicitent pas l'attention de la génération actuelle avec la même autorité; et pour me conformer à l'intérêt que ce récit me paraît avoir rencontré auprès du public, je ne parlerai réellement — et de certains, un peu succinctement, — que de ceux dont le nom reste directement et intimement lié, non seulement à l'histoire mais surtout à la personne de l'Empereur Napoleon III.

En première ligne, il convient de citer M. de Persigny.

M. de Persigny qui avait semblé, au moment, comme tant d'autres, d'ailleurs, ralliés à l'Empire, assez dévoué au gouvernement du roi Louis-Philippe, après avoir quitté l'armée, dans laquelle il avait servi en qualité de maréchal-des-logis aux Hussards, s'éprit tout à coup de la légende napoléonienne et se tourna vers celui qui, alors, représentait cette légende, vers le prince Louis-Bonaparte.

Il se fit son dévot dans tout l'acceptation du mot, et quand vint l'heure du coup d'Etat, Napoleon le trouva prêt à lui obéir, à le seconder.

Quelques temps avant la date fameuse du Deux-December, une assez curieuse conversation, que M. de Persigny lui-même rapporta dans un salon, au lendemain de la déclaration de guerre à la Prusse, en 1870, avait eu lieu entre le futur Empereur et lui.

M. de Persigny qui connaissait le goût très prononcé de son puissant et aventureux ami pour les femmes, tout en écoutant le prince qui lui exposait ses desseins et qui l'incitait à le discuter, réfléchissait.

Le Président, prenant pour de la fatigue, pour de la distraction, cette attitude, s'interrompit tout à coup et l'interpella :

— Ah ça! mais vous donnez, Persigny.

Le futur duc leva vers le prince un regard inquiet et scrutateur.

— Je vous demande pardon, monseigneur, dit-il; je ne dors pas. Mais je pense, et ce à quoi je pense me tourmente avec miss Howard, monseigneur, combien de femmes savent vos projets?

Le prince-président parut surpris et interloqué. Cependant, ayant observé son ami et l'ayant deviné, il eut un sourire et répliqua :

— Nulle autre que miss Howard et que ma cousine, la duchesse de Hamilton, n'est au courant de ce que je compte entreprendre.

— En êtes-vous bien sûr? insista M. de Persigny.

— Si j'en suis sûr! Devenez-vous fou, Persigny?

— Non, je ne deviens pas fou. Mais je vous supplie, monseigneur, de faire aux oreilles des belles, qui cherchent à vous séduire, votre intime pensée. D'ailleurs, est de tous les temps et, quand on est Samson, j'estime que veiller sur ses cheveux est prudent.

tune, leur rêve en commun, et ils jouèrent leur existence à pile ou face.

Le rôle de M. de Persigny, sous le second Empire, est surtout important au point de vue de la politique intérieure.

Il fut, avec Napoleon III, l'un des organisateurs de cette administration préfectorale dont on a dit tant de mal et dont on a dit également tant de bien.

Très familier avec Louis-Napoleon, président de la République, avant son avènement, il conserva avec son ami, quand il fut Empereur, la même liberté de langage et d'allures.

Il est à ce sujet, une anecdote amusante que se rapporte à la création de son titre ducal.

Comme Napoleon III lui faisait part, quelque temps avant de décréter en sa faveur cette nomination honorifique, des ses intentions, M. de Persigny lui répondit :

— Je vous remercie. Mais vous feriez mieux, sire, de me rendre mes galons de sergent et de me charger de mettre à la raison toute la canaille qui vous enlève.

Ce mot fut rapporté au comte V... qui, lui aussi, également, à la même époque, fut porté sur la liste des distinctions de cour, pour un duché, et refusa d'abandonner le simple titre de comte qu'il tenait de sa naissance.

V... consigna la réponse de M. de Persigny dans ses notes, et c'est ainsi qu'il m'est donné de la produire aujourd'hui.

Cette réponse était, en tous points, conforme aux idées de celui qui la fit.

M. de Persigny, quoique haï, comme l'Empereur, de songes humanitaires — n'avait-il pas été un moment épris des doctrines saint-simoniennes? — demeurait, dans sa politique, dans l'application de cette politique, surtout, un autoritaire intransigeant.

Tandis que Napoleon III tentait de rendre effectives ses théories, M. de Persigny, sans répudier la philosophie particulière qui inspirait sa pensée, restait plutôt un platonicien, dans l'enchaînement de ses idées, et ne croyait pas que l'heure fut propice à leur mise en pratique.

Dans la question des nationalités, si chère à l'Empereur, il garda toujours, quoique au fond d'accord avec le souverain, une attitude toute de méfiance, d'expectative, et s'il ne dédaignait pas de sourire — de son sourire triste et portant comme le reflet d'un rêve — à l'idéalisme du maître, il voulait, avant l'accroissement de forces des nations rivales, il voulait que la France fût en mesure de supporter, sans crainte, cette vitalité nouvelle et menaçante, — de regarder avec tranquillité la marée montante des peuples unifiés — si je puis m'exprimer ainsi — comme le promoteur observe, à l'abri de tout danger, le choc des vagues sur la grève.

On a méconnu — de parti pris — l'intelligence de M. de Persigny et il ne me déplaît pas de le faire connaître ici, mieux qu'on ne l'a fait connaître avant moi, de décomposer sa silhouette et d'en projeter le relief comme sur un transparent.

Cette divergence, sinon d'opinions, mais de procédés, dans l'exécution des moyens propres à assurer l'avenir et la gloire de l'Empire, mit entre Napoleon III et M. de Persigny plus d'une colère.

C'était sans cesse, en effet, entre eux, des contradictions, des discussions violentes, même, qui n'amenèrent aucun résultat, le souverain s'obstinant dans ses conceptions, M. de Persigny n'abandonnant rien des siennes.

Il m'a été conté, à ce propos, une scène qui eut lieu entre l'Empereur et son familier et qui n'est pas sans importance. Je la livre au lecteur telle qu'elle m'a été relatée :

C'était à l'époque où des fermentations de libéralisme agitaient plus résolument l'édifice impérial. Le seul mot de liberté, on le sait, jetait M. de Persigny en des crises terribles de violence, et comme un jour, discutant avec l'Empereur, il ne parvenait pas à convaincre le souverain, à réduire ses hésitations, à anéantir le rêve qui l'empêtrait vers les idées nouvelles, il bondit de son siège, frappa avec force sur une table et s'écria désespérément :

— Ah! je me suis trompé, je me suis trompé!

Napoleon III, sans perdre de son calme, se tourna alors vers son conseiller et lui demanda :

— En quoi vous-êtes-vous trompé, Persigny, et que voulez-vous dire!

M. de Persigny, oubliant en cette minute toute réserve, regarda l'Empereur en face et répliqua brutalement :

— En croyant en vous, sire! Napoleon III devint très grave et pâlit, puis s'adressant à son ami, il n'eut qu'un seul mot :

— Persigny!

Alors M. de Persigny, comme ne voyant soudain, comme sortant d'un cauchemar, se retrouva :

— Ah! pardon, pardon! fit-il.

Et il se jeta dans les bras de l'Empereur.

Une division intime, une séparation ne pouvaient, en effet, exister entre ces deux hommes, car tous deux avaient le même idéal soumis à des moyens d'exécution différents: le rapprochement, la fraternité des peuples, courbés selon le conseiller sous un principe d'autorité; — allégués, selon le souverain, de ce principe même qui, cependant, avait aidé à l'édification de son Empire.

L'histoire dira qui, de ces deux hommes, était le sage et elle dissertera, sans doute, sur la contradiction qui était dans leurs propres pensées.

Ce rôle de conseiller, sans cesse en éveil, était connu à la Cour, où l'on désignait M. de Persigny par ces mots: Le prophète Jérémie. Il ne voyait point, en effet, l'avenir de l'Empire favorablement, et ne se lassait point d'en prédire la fin.

Très révérent, je l'ai dit, il ressemblait à l'Empereur par plus d'un point. Peu mondain, ainsi que lui, il n'assistait aux fêtes que, s'il ne pouvait se dispenser de les traverser. Et il s'en allait alors, par les salons, paraissant ne reconnaître personne — même ses plus intimes — comme à la poursuite de quelque idée fuyant, maligne, son approche.

M. de Persigny était d'ailleurs, à ce propos, l'objet des plaisanteries des familiers des Tuileries et sa distraction, devenue légendaire, était le sujet de maintes histoires.

Ne racontait-on pas, entre cent, cette aventure qui lui arriva, un soir de bonne fortune!

Etant à dîner avec une femme qu'il aimait et un ami, il oublia, parait-il, qu'il était l'amant et se retira au dessert, prétextant une dépêche à expédier, laissant ainsi son compagnon maître de la place et de son habitante.

L'anecdote me semble exagérée. Et ne doit-on pas plutôt y voir quelque malice de la part de celui que Laboulayre eût pu prendre pour modèle? C'est mon avis.

Les adversaires de M. de Persigny ont trop dit, en tout temps, qu'il se tint éloigné de pouvoir comme dans la robe de chambre que l'on appelle, sous l'Empire, le « tag ». Il avait la manipulation des affaires en horreur, en effet, et il se dévota toujours aux sollicitudes qui tentèrent d'exploiter sa situation et son nom.

Lorsque vint l'heure de l'Empire libéral, il y avait longtemps déjà que le rôle de M. de Persigny avait pris fin, dans la politique impériale.

Il déplora, alors, la soumission de l'Empereur aux idées nouvelles, et il assista, en spectateur impassible, à l'éroulement de tout ce qui avait été son espoir et sa foi.

Ses prédictions se réalisèrent et la tourmente l'emporta.

Cependant, étant à Londres, pendant la guerre, il reparut un instant sur la scène. Il essaya, d'accord avec quelques hommes d'Etat et avec l'ambassadeur de Prusse, d'engager l'impératrice Eugénie dans des négociations, ayant pour but un traité de paix, mais il échoua dans ce projet aventureux, et ce fut là son dernier acte politique.

Toute sa vie se résume dans un dévouement absolu à la dynastie impériale, et, au lendemain de Sedan, en présence de la révolution imminente, il eut un mot qui est la consécration de ce dévouement.

— Comme il se trouvait dans le salon de la comtesse W... avec M. Chevalier de Valdrome et lord Lyons, et qu'il racontait, avec beaucoup de verve, les phases diverses de la vie de Napoleon III, disant, non sans amertume :

— C'est moi qui ai fait l'Empire, et il me semble que je vois mourir un enfant, M. B... se présenta et, se mêlant à la conversation, demanda à M. de Persigny :

— Que comptez-vous faire? N'allez-vous point quitter Paris? Il n'y a plus ici aucune sécurité pour vous.

Alors, le duc, affaissé sous le poids d'une douleur très naturelle, se redressa et répliqua :

— Monsieur, je ne quitterai Paris que lorsque l'impératrice n'y sera plus. Et il tint sa parole.

Le courage a sa grandeur, dans quelque parti qu'il se relève. Je pense que les amis comme les ennemis de M. de Persigny seront d'accord, ici, pour lui rendre hommage.

PIERRE DE LAMOignon

LE DIVORCE BLAINE

Mme Marie Nevins Blaine, femme de M. J. G. Blaine, fils du secrétaire d'Etat, actuellement à New York et en instance en divorce contre son mari, se plaint d'être persécutée par des détectifs privés et a demandé protection à l'inspecteur de police Byrnes.

Cette affaire cause une sensation facile à comprendre. Mme Blaine est la fille du colonel Richard Nevins. Elle a fait la connaissance de M. Blaine, fils, en 1885, à Bar Harbor (Maine), où elle était en villégiature. M. Blaine et miss Nevins se sont mariés secrètement à New York dans les premiers mois de 1886, et les parents du jeune homme ont été très irrités, lorsqu'ils ont été informés du mariage. Néanmoins, M. Blaine et sa femme ont vécu en bonne intelligence pendant près de deux ans et Mme Blaine a donné naissance à un fils. Mais en 1888, la discorde est entrée dans le ménage, on ne sait trop à quel propos, et M. Blaine et sa femme se sont séparés. Cette séparation a causé d'autant plus de scandale, que peu après, Mme Blaine, accusant son mari de l'avoir abandonné et de ne pas pourvoir à son entretien, s'est engagée dans une troupe de théâtre.

La pauvre femme n'était pas au bout de ses peines. Elle est tombée gravement malade sur ces entrefaites, et elle a dû résilier son engagement. Les médecins qui la soignent sont parvenus à la sauver; mais elle est restée estropiée. Ne pouvant demander le divorce à New York que pour cause d'adultère, Mme Blaine est allée s'établir le printemps dernier au Dakota du sud, où, hélas, comme on sait, est beaucoup plus facile à obtenir. Au mois de septembre dernier, elle intenta une action en divorce à son mari, pour l'avoir abandonné, devant le tribunal de Deadwood, qui a envoyé une commission rogatoire à New York, afin de recueillir les témoignages nécessaires.

Mme Blaine s'est trouvée ainsi obligée de revenir, il y a quelques jours à New York, et elle a plutôt été persécutée depuis, nuit et jour, par plusieurs détectifs privés, dont une femme. L'un de ces détectifs aurait essayé de soulever un des amis et un des cochers de l'hôtel dans lequel Mme Blaine est descendue, afin de savoir ce qu'elle faisait et qui elle recevait. De plus, la femme détective se serait installée au même hôtel que Mme Blaine et aurait tenté, sous divers prétextes, de pénétrer dans la chambre de celle-ci. Voilà pourquoi Mme Blaine est allée demander protection à l'inspecteur Byrnes, et l'on a remarqué qu'elle pleurait, en sortant du poste central de police.

UNE FAMILLE QUI EN ABSORBE UNE AUTRE

Il y a quelque dix ans habitait l'une à côté de l'autre, dans le comté de Blount (Alabama) deux familles amies, les Write et les Jenson. Les époux Write avaient cinq grandes filles et le ménage Jenson se flattait de posséder cinq beaux garçons, ayant tous atteint leur majorité. Les bons rapports de voisinage ont bientôt amené entre les jeunes gens des relations plus tendres. Il y a deux ans, les deux amis des Jenson ont épousé deux filles Write, et un troisième mariage était sur le point de se célébrer quand, la mort presque simultanée de M. Write père et de Mme Jenson mère a fait ajourner la cérémonie. Mais dès que la période de deuil a été finie, la résine des mariages a recommencé de plus belle entre les deux familles. D'abord a eu l'union retardée par le double décès; puis les deux veufs, M. Jenson père et Mme Write mère se sont mis à leur tour, et le quatrième fils Jenson a été proféré pour épouser une autre fille Write, de façon à ne faire qu'une noce. Enfin, ces jours derniers, on a célébré le mariage du dernier Jenson avec la cinquième fille Write, de sorte que la famille Write n'existe plus dans le comté de Blount, ayant été complètement absorbée par la famille Jenson. Nous laissons aux amateurs de ce genre de diversissement, le soin d'établir les liens de pa-

LES COURANTS DE L'ATLANTIQUE

Le dernier courrier de Kingston (Jamaïque) nous apporte la nouvelle qu'une vieille pêcheuse a trouvé, au commencement du mois, sur le rivage un flacon contenant une circulaire et qui a flotté sur l'océan pendant cinq ans. La circulaire, rédigée en neuf langues, était conçue en ces termes :

« Quoique trouvant cette circulaire est prié de la remettre aux autorités navales de son pays, afin qu'elle soit expédiée au gouvernement français. »

On n'a pu être très publié que vers le commencement de 1886, le prince de Monaco a fait une expérience à bord de son yacht l'Herminette, afin d'étudier, dans l'intérieur de la science, les courants de l'Atlantique et particulièrement le Gulf stream. L'Herminette était entrée dans le Gulf stream, on a jeté à l'eau un grand nombre de flacons comme celui qui vient de trouver la pêcheuse de Kingston. En même temps le gouvernement français faisait publier des avis dans les journaux des Antilles priant les agents de police et autres de veiller à ce qu'on n'y renvoyât les flacons si on les trouvait dans leur district.

La vieille pêcheuse de Kingston, dans un mouvement de curiosité, a brisé le flacon qu'elle venait de trouver, et elle allait déchirer la circulaire, lorsqu'un constable qui passait par là l'en a empêchée. Le constable a pris le flacon et la circulaire et ils ont déjà été envoyés au gouvernement français. La circulaire porte le No. 531.

LES POURSUITES CONTRE M. EDWARD FIELD

A moins que la folie de M. Edward Field ne soit bien dûment établie, il semble difficile que l'ancien chef de la maison Field, Lindley, Wiechers et Cie n'aille pas finir ses jours à Sing Sing. Le grand jury vient en effet de prononcer une nouvelle mise en accusation contre M. Field, déjà détenu à la prison de Ludlow street, faute d'avoir fourni la caution de \$50,000 exigée sur l'un des chefs d'accusation relevés contre lui. Cette fois, il s'agit d'un faux pour une somme importante la maison Field, Lindley, Wiechers et Cie a remis à la maison Knauth, Natchel et Kuhne un connaissance fabriqué de toutes pièces de change de 325,000 marcs à 30 jours de vue, tiré sur une maison de Mannheim (Allemagne). Le commissaire constatait l'embarras d'émission 74,000 bushels de blé sur le steamer Triumph, parvenue pour Hambourg. Or, le steamer en question n'a jamais existé que dans l'imagination de M. Field et de ses associés qui, d'autre part, n'ont jamais embarqué un seul bushel de blé sur un navire quelconque. Par suite de circonstances imprévues, la traite n'a pas été présentée au jour voulu, et la fraude a été découverte avant que la maison de Mannheim se soit dessaisie des fonds. Le faux connaissance et d'autres documents du même genre, plus compromettants encore, dit-on, sont entre les mains de l'attorney de district.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

renté qui existait désormais entre tous les membres de cette nombreuse famille, il nous suffira de dire que, par son mariage avec Miss Write mère, M. Jenson père est devenu le beau-père de ses fils.

Manque de Forces. ANEMIE CHLOROSE. LE FER BRAVAIS. CHLOROSE. ANEMIE. DEBILITE. EPOUISEMENT.



KENDALL'S SPAVIN CURE.

ST. JACOBS OIL. LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR. GUÉRIT: RHUMATISME.

NEURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX. MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS. MAUX DE GORGE. ENROUEMENT. ENGÈLURES. ENTORSES. FOULURES. CONTUSIONS. BRÛLURES ETC.

DIX LIVRES EN Deux Semaines QUE'EN PENSEZ-VOUS?

EMULSION SCOTT.

Noel!

plaisir, de blissement & Cie, est es pour les comme les t naturelle- us est com- vo r-gôit contenir, vous plaire, sire qu'une certain que s o' Hommes d'une telle cette Robe n, leur joie ames nous éprouvent os commis bs: celles fait l'expé t le tenter. article de repressé te dans nos t nous en ne jamais, s points

& Cie.

arks.

neur dans foute.

T,

es.

es.